

Éric Falardeau et l'autofinancement

« Si on n'a pas d'argent des institutions dès le début, on n'existe pas. »

Jean-Marie Lanlo

Numéro 290, mai-juin 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71793ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lanlo, J.-M. (2014). Éric Falardeau et l'autofinancement : « Si on n'a pas d'argent des institutions dès le début, on n'existe pas. ». *Séquences*, (290), 14-15.

Éric Falardeau et l'autofinancement

« Si on n'a pas d'argent des institutions dès le début, on n'existe pas. »

Éric Falardeau a été commissaire invité de l'exposition de la Cinémathèque québécoise *Secrets et illusions* – la magie des effets spéciaux. Il est également l'auteur d'un mémoire de maîtrise consacré aux liquides corporels dans le cinéma gore et pornographique. Après avoir réalisé quelques courts métrages, son premier long a naturellement pris une direction difficile à défendre auprès des organismes subventionnaires. Pour financer son excellent *Thanatomorphose*¹, œuvre à la fois lente, cérébrale et très gore, il a opté pour l'autofinancement. Les RVCQ lui ont permis d'aborder ce sujet à l'occasion d'une table ronde. Séquences a proposé à Éric Falardeau de prolonger la discussion.

Propos recueillis par Jean-Marie Lanlo

Vos courts métrages réalisés avant *Thanatomorphose* avaient-ils été financés avec l'aide des institutions ?

Seul *Crépuscule*, mon court métrage d'animation, avait été financé avec l'aide de la SODEC. Pour les autres, les demandes n'avaient pas abouti, peut-être parce que mon cinéma est très visuel. Les sons ou les plans sont plus importants pour moi que les dialogues. De plus, j'explore des sous-genres qui se mélangent parfois, alors qu'on aime souvent catégoriser. Je n'ai pas jugé utile d'envoyer *Thanatomorphose* aux institutions en raison du contenu du film, que je trouvais un peu trop extrême pour être endossé. Il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'argent public et que les membres des jurys ont des comptes à rendre.

L'autre raison concerne le non respect de certaines normes. Mon scénario ne faisait qu'une cinquantaine de pages car le film est à la fois très visuel et très lent. Je n'avais donc pas le minimum requis pour un long métrage et je ne voulais pas inventer des scènes. Je serais entré dans un carcan et j'aurais obtenu un scénario de 90 pages avec des dialogues trop explicatifs. C'est en agissant ainsi qu'on se retrouve avec des films qui se plantent car ils ressemblent à 100000 autres. Ce qui fait la différence aujourd'hui, c'est la marque singulière d'un créateur.

Quel a été le coût du film ?

35000\$, pour payer le matériel, les effets spéciaux et la nourriture. Les gens qui ont travaillé sur le film l'ont fait bénévolement. Nous ne cherchions pas à outrepasser les syndicats mais nous devions faire un film avec nos petits moyens. Nous avons décidé de mettre l'argent à l'écran, sur le matériel et sur la musique; celle-ci représente une part du budget non négligeable en raison des droits à payer. Il me fallait



« L'auto-distribution n'existe pas vraiment ici. En Europe ou aux États-Unis, par exemple, il y a des petits distributeurs qui s'intéressent à des petits films, qui sont présents sur d'autres plateformes ou dans des circuits très spécialisés, voire sur Internet. »

tout de même trouver une certaine somme. Heureusement, je venais de faire *Crépuscule* avec l'aide de la SODEC. Mes salaires de producteur, réalisateur, scénariste et directeur photo m'ont aidé à financer en partie *Thanatomorphose* qui n'est pas extrêmement coûteux car il s'agit d'un huis clos. Je n'ai pas eu besoin de plans de grues, de constructions de décors ou de déplacements d'équipe. En complément, nous avons essayé le socio-financement, mais nous avons vite compris que, sans une certaine couverture médiatique ou un fan base, on se perd dans la masse. C'est d'autant plus vrai que cette pratique n'est pas utilisée uniquement par le cinéma underground mais également par les gros studios. Pour sortir du lot, l'idéal est d'avoir déjà un film à son actif. Cela peut pousser les spectateurs et les médias à nous suivre et à nous aider. Nous n'avons donc pas gagné grand-chose par ce biais mais je pense pouvoir aller chercher un peu plus pour le prochain long métrage... en



sachant très bien que je ne trouverai pas 200000\$ grâce au socio-financement. Mais je sais également que les ventes de **Thanatomorphose** ne vont pas me rapporter de quoi financer un autre film! Le marché du DVD est en train de mourir et les ventes permettront surtout aux distributeurs de rentrer dans leur argent!

Que vous aurait apporté un financement institutionnel? Et, au contraire, qu'auriez-vous perdu?

J'aurais eu plus de moyens, donc la possibilité de faire de plus beaux cadrages, de plus beaux éclairages, d'avoir une plus grosse équipe, des comédiens officiellement UDA ou ACTRA. Mais cette structure aurait demandé une organisation du travail différente, plus contraignante, ce qui n'est pas forcément bon pour tous les projets. Par contre, le principal avantage aurait concerné la distribution. Les distributeurs sont assez frileux avec des projets comme le mien. Ils obtiennent en effet des financements s'ils distribuent des films ayant déjà été soutenus par le gouvernement. En distribuant des films autofinancés, ils prennent donc un risque. C'est un réel problème car, si on n'a pas d'argent des institutions dès le début, on n'existe pas. L'auto-distribution n'existe pas vraiment ici. En Europe ou aux États-Unis, par exemple, il y a des petits distributeurs qui s'intéressent à des petits films, qui sont présents sur d'autres plateformes ou dans des circuits très spécialisés, voire sur Internet. Par contre, si un film est autoproduit au Québec, il devient difficile à distribuer. Mais ce n'est pas pour ça qu'il ne peut pas avoir de succès ailleurs. L'autoproduction le prouve partout dans le monde. J'aimerais bien qu'une plateforme web permette aussi bien aux films financés qu'aux autres d'être visionnés sur un même pied d'égalité. Cela limiterait le combat

en salles, qui favorise forcément les blockbusters par rapports aux petits films. Cela permettrait aux spectateurs de prendre plus facilement des risques tout en rendant les films accessibles plus longtemps, aussi bien en ville qu'en région.

Mais les films sont de moins en moins coûteux. Presque tout le monde peut en faire maintenant. Si tous deviennent facilement accessibles en ligne, sans tri préalable, le spectateur ne saura plus quoi choisir. La réussite en festivals peut-elle jouer un rôle important? C'est d'ailleurs ce qui a permis à Thanatomorphose de se faire connaître, n'est-ce pas?

En effet, il a été présenté dans une trentaine de festivals et gagné une dizaine de prix, ce qui lui a permis d'être distribué en DVD ou sur iTunes un peu partout dans le monde. Mon film a bien marché à Fantasia, aux Rendez-vous et un peu partout, mais presque personne n'en a parlé au Québec, sauf dans des médias très spécialisés comme ici à Séquences, sur Cinéfilic ou sur quelques blogues. Malheureusement, pour le grand public, si on ne parle pas de nous dans le *Journal de Montréal*, dans *La Presse* ou à la télévision, on n'existe pas! Il faudrait une émission spécialisée qui ne parle pas que des gros films (y compris québécois) ou des projets de gens déjà connus. Il faudrait qu'on parle plus des projets indépendants, comme on le fait dans d'autres pays. Mon film a été mentionné dans plein de médias à l'étranger, notamment dans l'équivalent des *Cahiers du cinéma* en Espagne! Cela prouve qu'il peut y avoir une autre conception de l'attention médiatique qu'on peut porter à certains films. Il n'y a pas que Cannes qui existe. Il n'y a pas que ça qui donne de la valeur à un film québécois. ⁹

⁹ Maintenant disponible en DVD chez Unearthed Films.